

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{lre} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 13 «
Trois mois. 5 23 7 30

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Des lettres de Vienne annoncent, sous la date du 18 octobre, que l'ambassadeur ottoman, Arif-Effendi, avait officiellement fait savoir au gouvernement autrichien qu'Omer-Pacha allait commencer ses opérations offensives contre la Bessarabie. On assurait, en outre, que les bases du plan d'opération de l'armée turque ayant été communiquées au cabinet de Vienne, le général comte Coronini, commandant des troupes autrichiennes dans les Principautés, avait reçu l'ordre de n'opposer aucun obstacle au mouvement des troupes turques.

Ces nouvelles prouvent qu'on avait raison de ne voir qu'un malentendu dans les entraves primitivement apportées par le comte Coronini à la marche d'Omer-Pacha sur la Bessarabie. Le général autrichien aura reçu, cette fois, des ordres assez précis et assez formels pour qu'aucun incident semblable à celui dont on s'est au instant ému à Constantinople ne soit plus à redouter. — Eugène Venillot.

(Univers)

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Les nouvelles du théâtre de la guerre et celles où il est question des dispositions que prend la Russie, n'offrent rien de bien précis et de bien neuf.

On lit dans le *Journal français de Francfort* :

« Depuis le 17 courant, les communications entre la Prusse et la Pologne, qui avaient presque complètement cessé depuis le 26 juin de cette année, ont été rétablies par suite d'un ordre expédié de Varsovie au bureau de douanes russes de Szozypioro (entre Kalisch et Ostrowo), et cela au moyen d'une carte de légitimation délivrée pour huit jours aux Prussiens habitant les frontières sur une étendue de trois milles. Relativement aux travaux de fortifications que le gouvernement russe a fait exécuter dans ces derniers temps, on apprend qu'on travaille avec une grande activité à mettre Kiew en état de défense. Les travaux de fortifications de Zamosse sont terminés. Cette place doit recevoir une garnison considérable. A Varsovie on a jeté sur la Vistule un pont de bateaux, sans avoir pour cela enlevé le pont de même espèce qui est établi à Praga. »

On lit dans la *Presse de Vienne*, en date de Czernowitz, 10 octobre :

« Hier, dans l'après-midi, les généraux qui se trouvent dans notre ville se sont réunis pour attendre l'arrivée de Son Excellence le commandant des 3^e et 4^e armées, le feldzeugmestre baron de Hess, qui est arrivé à cinq heures du soir. Les fonctionnaires supérieurs de l'administration, ainsi que l'évêque grec-non-uni, se sont rendus aussitôt chez le baron de Hess, pour le complimenter. On parle toujours de la retraite des Russes de la Moldavie. Partout où les Russes ont passé, ils ont emmené les chevaux, les porcs, les volailles. Leurs voitures en étaient remplies, on a même vu des chevaux chargés de porcs vivants et de toutes espèces de volailles. »

Un journal annonçait hier, un peu contre la vraisemblance, que tout le monde était en fête à Sébastopol; aujourd'hui le *Lloyd* assure que tout le monde y est en deuil. On lit, en outre, dans ce journal :

« Les nouvelles de la Crimée vont jusqu'au 11 octobre. Les neuf batteries élevées sur la première parallèle étaient complètement armées le 8 octobre. Le parc de siège est le plus beau et le plus complet qu'on ait jamais vu. Il y a 102 bouches à feu anglaises, dont 60 ont été expédiées de Malte à Balaklava. 75 canons du plus fort calibre ont été pris dans les arsenaux turcs, et 90 bouches à feu françaises, il y en a déjà 40 en batterie. Suivant la *Correspondance lithographiée*, on a commencé à canonner les trois ouvrages avancés du sud-est de Sébastopol. Les canons russes n'ont qu'une faible portée et ils n'ont pas répondu au feu des alliés, qui a duré cinq heures. Il est certain que les Russes ont construit beaucoup de mines sous leurs ouvrages avancés et qu'on est obligé de percer des contre-mines. »

« Contrairement aux rapports russes, suivant lesquels 40,000 Russes se trouvaient en marche de Pérécop sur Sébastopol, sous les ordres de Menschikoff et d'Osten-Sacken, on mande d'Odessa que le prince Menschikoff n'avait pas encore quitté Pérécop, qu'il n'était pas encore question du commencement des opérations offensives, enfin que les renforts partis d'Odessa pour la Crimée n'avaient passé le Dniester, que le 8 octobre, et, par conséquent, se trouvaient à peine à moitié chemin de Sébastopol. On ne fait pas marcher de troupes de Bessarabie. »

D'après les nouvelles de Galatz du 11 octobre, les mouvements des troupes prennent de plus en plus

d'extension dans les environs d'Ibraïla et Hirsowa; On concentre 30,000 hommes à Ibraïla. Il en est déjà arrivé 8,000, qui occupent un camp sur l'autre rive du Danube. Les troupes turques marchent par colonnes dans la Dobrudscha, et il est probable qu'il y aura des rencontres sérieuses entre les Russes et les Turcs avant la fin d'octobre. Tous les équipages de pont de l'armée d'Omer-Pacha sont concentrés à Hirsowa. Les dernières nouvelles de Galatz vont jusqu'au 13. Le général Luders était parti d'Ismail pour Reni. Il avait reçu l'ordre de ne pas affaiblir sa position de Reni et d'Ismail, de continuer les travaux de fortifications, mais de rester sur la défensive.

« Des déserteurs de Sébastopol, arrivés à Constantinople, ont raconté que le plus grand découragement régnait dans la ville assiégée. Les dames de la société officielle portent des habits de deuil, depuis la bataille de l'Alma. Le casino et le théâtre sont fermés. Les habitants ont enfou leurs effets les plus précieux dans les caves, bien que les officiers s'efforcent sans cesse de tranquilliser les esprits, en disant que Sébastopol est imprenable. Toute la population est forcée de travailler aux fortifications de Sébastopol. Ceux qui veulent s'en dispenser sont obligés de payer de fortes sommes, et le gouverneur s'est réservé d'accorder lui-même ces dispenses. On mande de Constantinople, le 10, que les troupes égyptiennes promises par le vice-Roi sont arrivées et parties aussitôt pour la Crimée; elles se composent principalement de cavalerie. »

« Le prince Gortschakoff est de retour à Odessa. Pendant son séjour à Bender, il a pris toutes les mesures nécessaires pour que les Turcs rencontrent une vigoureuse résistance, dans le cas où ils passeraient le Danube et attaqueraient ses positions en Bessarabie. Il y a 20,000 hommes dans chacune des places de Reni, Ismail et Kilia. D'après les derniers ordres du général, on double la garnison de Kazal et on fait, dit-on, de même sur toute la rive gauche du Pruth. On en veut beaucoup au prince Menschikoff d'avoir abandonné Sébastopol à son sort et de s'être sauvé à Pérécop. On dit, il est vrai, qu'il a repris la route de Simféropol avec le général Osten-Sacken, pour attaquer de nouveau les alliés. Ce qui est certain, c'est que, le 7, le général Osten-Sacken ne s'était pas encore ni personnellement en route pour Simféropol, et que, jusqu'à ce jour, 10,000 hommes seulement, sous le général

FEUILLETON

LE DERNIER COLONEL

(suite.)

— Je vous crois au contraire, Madame, très-fort de mes amies. Mais si j'ai un secret à garder encore, vous n'exigerez pas que je vous le livre, n'est-ce pas? Je vous sais très-généreuse. — Ah! tenez, reprit-elle en s'arrêtant, remontez à cheval. J'ai besoin d'aller vite, je ne sais où, à travers la campagne; il me faut le grand air... J'étoufferais ici sous ces arbres.

Je m'élançai à cheval et ma jument fit un bond si violent que la pauvre Harmance jeta un cri.

— Ce n'est rien, lui dis-je. Nous sommes colère et d'une fierté indomptable, mais le fond est bon, généreux; par exemple, si nous tuons quelqu'un, tant pis pour lui; pourquoi ne pas se souvenir que nous sommes belle et terrible. — Que dites-vous là? reprit Harmance; quelles méchantes allusions! et puis, comment gardez-vous une bête pareille? Je la garde, Madame, parce qu'elle est d'une nature de la plus haute distinction, et qu'avec du courage et de la patience je puis parvenir à dompter ses défauts. D'ailleurs, elle fait l'admiration de tout le monde, et on aime à jouir de l'éclat de la fortune.

Harmance lâcha la bride à son cheval qui partit au galop sous un coup de cravache assez violent. Nous fendions

l'air avec la rapidité de l'oiseau. Nous perdimes bientôt le domestique dans je ne sais quel fourré. Personne ne montait avec plus de hardiesse et de grâce que la femme que j'accompagnais dans ce moment-là. L'enivrement de sa tête me gagnait aussi, et dans cette course insensée mon âme s'ouvrait à des brises nouvelles, aux enchantements d'une vie toute de passion et d'enthousiasme. La campagne se déroulait devant nous comme un océan de verdure. Le mois d'avril avait jeté partout, cette année-là, des fleurs et des arômes à pleines mains. Jamais je n'ai respiré un air plus empreint de volupté que dans cette belle demi-heure de ma vie où, emporté avec Harmance, et oubliant l'univers, nous allions à tout hasard et à toute volée. Cependant, il n'est pas de cheval si généreux, qui ne se fatigue; les nôtres, convertis d'écume et les naseaux fumants, finirent par modérer leur galop. Bientôt nous les calmâmes à tel point qu'ils prirent l'allure du pas tout le long des champs de trèfles, dans un chemin de gazon et dont nous ignorions l'issue. Harmance, la tête inclinée et ne guidant plus son cheval qui marchait libre et d'un pas assuré, la fière et noble Harmance me dit ces paroles :

— Je vois avec chagrin que vous m'avez mal jugée. Je ne mérite pas votre colère et je ne veux pas de votre pitié. Vous ne voulez donc pas vous convaincre de l'impérieuse, de l'affreuse nécessité où je me suis trouvée de refuser votre main? Vous ne voulez pas non plus reconnaître la sincérité de ma tendresse? Je suis bien malheu-

reuse! Je vous ai parlé de mon enfant... Le cœur d'une mère a des frayeurs et des prévisions que vous ne comprenez pas, vous autres hommes. Eh bien! voyez cependant si je vous aime, j'ai ajourné indéfiniment, j'ai refusé, disons le mot, le mariage honorable et riche que tous les miens me suppliaient d'accepter... Vous m'aviez brisé le cœur. — Madame, lui dis-je, j'ai donc des remerciements à vous adresser. Recevez-les, ils sont sincères. — Vous m'assurez que votre position est changée, reprit-elle. Bien que je ne comprenne rien à ce revirement de fortune, je vous crois sur parole; vous êtes si loyal, si vrai... Dites-moi donc maintenant ce qu'il faut décider; l'intérêt de ma fille, son avenir, son bonheur.... — Je vous propose encore, Madame, d'y réfléchir. Je ne suis pas millionnaire, mais j'ai de quoi doubler votre existence, peut-être même au-delà. Je puis satisfaire aux exigences atroces que vous impose le monde. Me ferez-vous l'injure encore de refuser ma main? J'ai de la fortune. — Oh! de grâce, reprit-elle, oubliez cette phrase d'une ironie sanglante; n'insultez pas à une pauvre femme qui n'a eu d'autre tort qu'une trop grande préoccupation de l'avenir de sa fille. Eh bien! puisque cette fortune que vous n'aviez pas, puisque cette fortune, nécessaire et méprisable cependant, vous est acquise, que tout soit oublié. Revenons à des sentiments meilleurs, et puisque vous voulez encore de ma main... Mais, au nom du ciel, croyez que mon cœur était à vous avant ce qui est arrivé d'heureux dans votre position. — Vous m'ai-

Komuloff, se sont avancés vers le sud, pour faire une reconnaissance.

» Dans la nuit du 8 au 9 octobre, il est arrivé à Varna deux commissaires de la Porte et deux agents des légations française et anglaise; ils se sont mis immédiatement en rapport avec les commandants anglais et français et ont fait des perquisitions minutieuses chez plusieurs Grecs et Américains qui habitent la ville, à la suite desquelles quinze personnes ont été arrêtées et transférées à Constantinople. On ne connaît pas la cause de ces arrestations. Des commissaires, chargés de faire des perquisitions semblables, sont partis en même temps pour Erdenech, Filiboh, Salonique, Trikala, Vodena, Kutapa, Trébisonde et Batou, même pour Smyrne et Damas.»

La Gazette du Midi donne les nouvelles suivantes, d'après une lettre écrite par un officier français, et datée de Katscha, le 8 octobre :

« Rien de bien nouveau, surtout pour les impatients, et le nombre n'en est pas petit. Nous avons des temps magnifiques; le débarquement du matériel de l'artillerie et du génie, commencé le 1^{er} octobre, est terminé depuis plusieurs jours; mais ce n'est pas tout de mettre à terre, il faut transporter assez loin.

» Le 5, les vaisseaux sont arrivés, portant 9,000 hommes de renfort et 1,000 chevaux, dont 500 de cavalerie et 500 d'artillerie. La marine anglaise débarque 50 pièces de très-gros calibre: de 68, 120; la marine française 36 pièces de 30 long, des obusiers de 80, etc. Il y aura 200 pièces qui tonneront à la fois contre Sébastopol. Une fois le feu commencé, cela ira très-vite.

» La tranchée n'est pas encore ouverte; c'est toujours pour la nuit prochaine. Le clair de lune est, dit-on, un obstacle; mais la véritable raison est la difficulté de transport d'un matériel aussi considérable.

» Chaque vaisseau a fourni un certain nombre d'artilleurs. La marine est commandée à terre par M. Rigaud de Genouilly, commandant le vaisseau la Ville-de-Paris, secondé par deux capitaines de frégate: MM. Miques et Pichon, seconds des vaisseaux le Henri IV et le Charlemagne.

» Une fois les feux de la place éteints et la chemise qui enveloppe la ville battue en brèche (ce qui se fera de loin, car cette chemise n'est pas terrassée à l'intérieur), la ville sera emportée d'assaut, et je crois pouvoir assurer que la chose ira rondement.

» On ne sait trop où est l'armée ennemie; elle n'inquiète pas les nôtres. Les Cosaques sont répandus dans la campagne, faisant le plus de ravage possible, mais n'attaquant jamais.

» Une expédition a été faite, le 3 de ce mois, vers Yalta, à 40 milles environ de Balaklava, dans l'est. Le vaisseau le Napoléon, les frégates la Pomone et l'Ulloa, la corvette la Mégère en faisaient partie pour les Français; le Sans-Pareil et trois frégates pour les Anglais. On voulait s'emparer de grands approvisionnements réunis, disait-on, dans cette localité. On a trouvé le plus beau pays, pareil à la côte d'Italie à Castellamare et en Calabre: des villas merveilleuses, celle entr'autres du prince Worouloff, qui a coûté 12 millions à construire, des châteaux à l'Impératrice, au prince Potoski,

etc. La population tartare a poussé un hurrah en voyant débarquer nos troupes; elle aurait bien désiré nous voir prendre tout de bon possession du pays.

» On n'a trouvé que quelques sacs de farine dans les magasins du Gouvernement, et chez le comte Poloski quelques barriques de vin, que l'on a fort bien payées; on a trouvé aussi quelques bœufs.

» L'expédition s'est retirée, laissant toutes les villas intactes et sans rien emporter. Je parierais bien que les villas devront être occupées cet hiver par nos troupes. Sébastopol une fois pris, on ne restera pas l'arme au bras, sans doute, laissant vivre dans le pays une armée ennemie de 40 à 50 mille hommes; il faut couper la retraite à ces messieurs, et que pas un ne s'échappe.

» La nouvelle du débarquement et de la bataille de l'Alma était connue à Yalta. Les Russes accusaient dix mille hommes hors de combat. Menschikoff attribuait sa défaite au feu des vaisseaux. On dit ce matin que les Russes manquent de vivres dans la place; qu'ils ne peuvent nourrir les renforts que leur garnison a reçus de l'armée. On leur a coupé aussi l'aqueduc qui fournait de l'eau à la ville, et ils s'en ressentent déjà.

» L'amiral Bruat est allé hier, faire une reconnaissance tout près des murailles de la place avec 400 marins. Ils ont opéré en plein jour et ont été couverts de boulets; mais pas un de leurs hommes n'a péri. L'amiral a fait aussi sonder pendant la nuit jusque dans les passes du port, entre les vaisseaux coulés.» — H. Abel.

On lit dans la partie non officielle du *Moniteur*:
Bucharest, 22 octobre 1854.

On écrit de la Crimée, en date du 13 octobre:

« La tranchée a été ouverte dans la nuit du 9; nous sommes maintenant à 700 mètres en moyenne de la place de Sébastopol. On fait encore des travaux de terrassement, et quant aux feux, il est probable qu'ils commenceront le 15.

» Les Russes tirent sans effet sur les travaux. Ils ont tenté quelques sorties; mais elles n'ont eu aucun résultat.» — Havas.

Suivant les nouvelles de Bucharest du 16, le gros de l'armée turque, qui se trouvait en Valachie, a passé le Danube et est en plein mouvement sur la Dobrudscha. On avait appris, à Bucharest, que les Russes avaient occupé la pointe de la Dobrudscha jusques vers Babadagh et Dunavetz. Des lettres de Kustendje confirment ce fait, mais on ajoute en même temps, que les deux colonnes russes ne dépassent pas Babadagh et qu'il n'est pas dans leur plan d'opération de franchir le Balkan.

Les lettres de Galatz du 14 octobre, annoncent que toutes les routes conduisant de Routhouck et de Schumla au rempart de Trajan, sont couvertes de troupes turques et de bagages. Une partie des approvisionnements sont expédiés par mer à Kustendje où l'on établit de grands magasins pour l'armée turque. — Havas.

Saint-Petersbourg, 23 octobre.

« Le prince Menschikoff mande de nouveau que rien d'important n'a eu lieu à Sébastopol, jusqu'au 16.

» L'ennemi, ajoute-t-il, veut faire le siège en ré-

gle et a commencé ses travaux; mais la garnison fait des sorties et les détruit (textuel) nuitamment.» — Havas.

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE. — On nous écrit de Madrid, le 19 octobre:

La question relative à l'ouverture des Cortès, par la Reine en personne, est celle qui préoccupe le plus aujourd'hui les esprits. Quoiqu'il y ait peut-être, à cet égard, un parfait accord entre tous les ministres et que rien ne soit défini ni décidé, il paraît néanmoins certain que cette question délicate ne divisera pas les membres du cabinet. Ils sont tous bien décidés à concourir ensemble à l'inauguration solennelle des Cortès constituantes. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que M. Collado (du moins actuellement) doive être remplacé au ministère des finances par M. Calatrava.

On a déjà cherché à supputer les forces respectives des divers partis dans les Cortès constituantes, et l'opinion générale est que le parti progressiste modéré est celui qui aura la majorité des voix.

Une conférence très-importante a eu lieu, aujourd'hui, entre les généraux Espartero et O'Donnell. Ces deux frères d'armes et ministres se sont donné des assurances mutuelles d'affection et de conformité de vues politiques. — Havas.

FAITS DIVERS.

Un ecclésiastique parti pour l'Orient raconte ainsi, dans une lettre adressée à la *Revue des Bibliothèques paroissiales* d'Avignon, un fait dont il a été témoin:

« Un pauvre aveugle était assis sur le pont du bateau et grignotait un morceau de pain sec: personne ne prenait garde à lui, lorsqu'un chasseur d'Afrique s'approche et lui dit: « Mon vieux, vous m'avez bien l'air de faire maigre chère. Tenez, partageons mon demi-litre et l'accessoire; ça vous fera du bien, et pas de mal à moi. » Et voilà le brave troupière s'asseyant à côté du pauvre et égayant le déjeuner par des épisodes d'Afrique. Bientôt les passagers eurent fait cercle autour des convives; la dernière goutte de vin courtoisement accordée à l'aveugle: « C'est pas tout, mon vieux, ajouta le chasseur, il faut bien que demain encore vous puissiez arroser votre pain sec. » En même temps, et sans façon, il enlève à la tête de l'aveugle son feutre crasseux, et le voilà faisant le tour du bateau, éveillant ceux qui dormaient et présentant à tous son amonière. Quant il vint à moi, je lui serrai la main: C'est bien, mon brave! — Ah! répondit-il, ça, Monsieur le curé, c'est pour mes petits péchés; le père Parabère a eu les gros. » Et au même instant il m'échappait, portant avec empressement sa grosse collecte à l'aveugle qui pleurait d'émotion.»

— Le général Canrobert, dont la position éminente fixe en ce moment l'attention du monde entier, est né en 1809, dans le département du Lot, à quelques kilomètres du village qui donna le jour à Murat.

Il entra à l'école de St-Cyr, en 1826, et en sortit dans l'un des premiers rangs, après deux années d'études laborieuses.

mez donc bien sincèrement Harmance? lui dis-je en lui serrant la main.

Elle me permit d'ôter son gant et de prendre un anneau qui lui était cher. C'était une bague fort simple, quoique fort belle, sur laquelle cette devise était gravée: Aimer c'est souffrir.

— La bague ment quelquefois, reprit-elle. Une de mes amies qui avait un grand chagrin me la donna. Mais aujourd'hui, dans ce moment-ci, la bague ne dit pas la vérité: Aimer, c'est être heureux. — Que Dieu vous entende, lui dis-je, et soyez donc heureuse, car vous êtes bien-aimée.

VII.

Cependant la nuit était venue. Au crépuscule du soir, si coloré au couchant se mélaient les lueurs argentées de la lune; ces admirables tons de lumière, combinés dans un ciel pur, formaient des théories étranges et ravissantes. L'iris, le vert, le jaune, le pourpre et le blanc limpide diapraient richement le paysage. Nous arrivâmes à une grande ferme, entourée de très-beaux peupliers. On vint à nous, et nous apprimes avec quelque surprise que nous étions à***, c'est-à-dire à sept lieues de Paris.

— Ah! mon Dieu! dit Harmance, et que devenir? Voilà la nuit. — Madame, lui dis-je, ceci est l'épisode d'Hermine chez les bergers. Je vous conseille de quitter votre armure et de prendre place au banquet rustique. Nous trouverons peut-être ici quelque divin vieillard qui vous parlera de Clorinde et de Tanerède. Quant à moi,

je ne serai, si vous l'ordonnez, que votre très-humble écuyer. — Passer la nuit ici! dit Harmance à demi-voix; et que dira-t-on... — Il est certain que le monde pourra dire beaucoup de choses; puis il se taira, très-confus, un jour, de notre bonheur légitimé.

VIII.

Harmance avait sauté de cheval et j'avais confié nos montures aux valets de ferme avec des recommandations infinies. Ces bonnes gens en prenaient soin, non sans quelque effroi. Harmance, qui passait pour ma femme, bien entendu, me proposa de nous asseoir sur un large banc de pierre placé devant la porte sous de grands châtaigniers, et là, elle se prit à me parler encore de ses craintes et de ses ennuis au sujet de ce terrible qu'en dira-t-on, l'éternel croquemitaine des femmes de la société. A nos yeux, l'aventure était d'un imprévu charmant; mais pour Harmance il y avait de la tristesse mêlée à cette aventure. La pensée de son enfant lui revenait de moment en moment, et j'avoue que je lui savais gré de cette inquiétude qui ne prouvait réellement qu'un sentiment délicat et tendre.

— Votre chère enfant, lui dis-je, est du reste en fort bonnes mains; elle a toute votre maison pour la servir. Ce n'était pas de ces préoccupations-là que souffrait Harmance.

— Oui, reprit-elle, je ne doute pas de tous les soins qu'on aura de ma fille. Mais qui me répond qu'un jour (eh! mon Dieu, prochainement peut-être) elle n'ap-

prendra pas le petit scandale auquel aura donné lieu notre disparition de cette nuit? — Très-bien, Madame, lui dis-je. A merveille, je comprends cela autant que personne, c'est de la délicatesse maternelle au plus haut degré. Eh bien! laissez un moment nos chevaux se reposer, et je vous réponds de vous ramener à Paris avant qu'il soit dix heures du soir, c'est une heure de bon aloi pour une réputation; l'heure de la vertu regagnant son logis. — Vous raillez toujours, reprenait-elle, mais je vous sais bon gré de votre docilité. Je compte sur votre parole... A dix heures du soir... A Paris, Madame, et chez vous.

Une jolie fille de la ferme vint nous prévenir que le souper était servi.

— Ma chère amie, dis-je à Harmance, le lait et le miel vous attendent, et le divin vieillard est déjà placé au milieu des siens. — Allons, et pour Dieu, continuez à m'appeler ma chère amie, afin de n'éveiller aucun soupçon. — C'est cela, repris-je en lui serrant le bras, jouons la comédie au rebours: ma bonne amie tout haut, madame tout bas. — Mais, dit-elle avec un sourire adorable, c'est bien vous qui tenez à ce madame dit tout bas... — Ah! lui répondis-je, qu'il soit donc à tout jamais oublié ce mot abominablement froid et cérémonieux.

IX.

Comme je l'avais prévu, il y avait un aïeul assis à la longue table de la ferme, et un aïeul conteur. Les bon-

Placé comme sous-lieutenant au 47^e de ligne le 1^{er} octobre 1828, il fut nommé lieutenant le 20 juin 1832, s'embarqua pour l'Afrique en 1835 et arriva dans la province d'Oran où l'émir Abd-el-Kader tenait nos armées en échec; il prit part à l'expédition de Mascara, à la prise de Tlemcen, à l'expédition du Chélif, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna, de la Sikat, et il fut nommé capitaine le 26 avril 1838. Il reçut la même année un coup de feu à la jambe, à l'assaut de Constantine, à côté du colonel Combe, qui fut mortellement blessé sur la brèche et qui, avant de mourir, recommanda le jeune capitaine au maréchal Vallée.

Rappelé en France en 1839, décoré de la Légion d'Honneur, il fut chargé d'organiser, pour la légion étrangère, un bataillon tiré des bandes espagnoles qui avaient été refoulées avec Cabrera sur le territoire français.

Appelé en 1840, au camp de St-Omer, il rédigea avec succès, par ordre du duc d'Orléans, divers chapitres d'un manuel destiné aux officiers des troupes légères.

Il retourna en Afrique en 1844, comme capitaine dans le 6^e bataillon de chasseurs à pied. Il se signala dans cette nouvelle campagne aux combats des cols de Mouzaïa et du Guntas.

Après avoir obtenu le grade de chef de bataillon le 15^e léger, le 22 mai 1842, il tint la campagne à la tête du 5^e bataillon de chasseurs. Il accompagna le colonel Cavaignac dans l'expédition de Bonarencins, et partit le 3^e et le 5^e bataillon de chasseurs furent conduits par le chef de bataillon Canrobert avec un rare succès.

Nommé en 1843 officier de la Légion d'Honneur, il fut employé en 1845 par le colonel de Saint-Arnaud contre Bou-Maza. Il fut nommé lieutenant-colonel le 16 octobre 1846. Après huit mois de lutttes continuelles, qui amenèrent la pacification du pays, il obtint le grade de colonel sur le terrain même de ses conquêtes. Ce fut surtout en 1849 que le colonel Canrobert déploya une énergie au-dessus de tout éloge dans l'attaque de Zaatcha; sur 4 officiers et 16 soldats qui l'accompagnaient sur la brèche, 16 furent tués ou blessés à ses côtés. En récompense de sa conduite, il fut nommé commandeur de la Légion d'Honneur, le 11 décembre 1849. Il fut élevé au grade de général de brigade, le 13 juillet 1850, vint à Paris, y commanda une brigade d'infanterie, fut attaché en qualité d'aide-de-camp au Prince président de la république et nommé général de division le 14 janvier 1843, tout en conservant ses fonctions d'aide-de-camp de l'Empereur. Il fut appelé au commandement d'une division d'infanterie du camp d'Helfaut. Placé en dernier lieu à la tête de la 1^{re} division d'infanterie de l'armée d'Orient, il a joué un rôle des plus actifs depuis le commencement de cette guerre, soit en préparant l'opération si difficile du débarquement, soit en contribuant puissamment à la victoire de l'Alma où il a reçu une nouvelle blessure.

On sait que le maréchal de Saint-Arnaud, qui avait appris à le connaître, avait dans ses talents et sa bravoure une confiance absolue; il est vrai que le jeune général Canrobert n'avait rien négligé pour la mériter.

C'est ainsi, qu'avant son départ, on l'a vu au dépôt de la guerre, se livrant à de profondes études

sur le théâtre de l'expédition actuelle, comme s'il eut le pressentiment de sa destinée future.

— On lit dans le *Vœu de Metz*:

« On nous rapporte d'épouvantables détails sur une catastrophe arrivée dimanche à Delme, village de la Meurthe situé sur la limite de la Moselle. Un incendie qui a dévoré plusieurs corps de bâtiments en serait le moins regrettable incident. On nous assure que l'écroulement d'un mur, après l'incendie, a causé la mort de treize personnes disent les uns, de seize disent les autres. Ces détails nous ont été affirmés par un grand nombre de personnes; cependant nous aimons encore à croire qu'il y a eu tout au moins exagération dans ces affreux récits. »

L'*Espérance de Nancy* publie les renseignements suivants sur l'épouvantable catastrophe du 17 octobre à Delme. Environ 60 personnes se trouvaient dans le bâtiment incendié, rivalisant d'efforts pour achever de déblayer et d'éteindre le foyer du sinistre, lorsqu'un long cri d'alarme vint annoncer que le grand mur du côté nord s'écroulait avec fracas.

Trente personnes furent englouties sous les décombres. Les gendarmes présents et quelques personnes dévouées se mirent en devoir de relever les malheureuses victimes. La terreur et la consternation étaient générales parmi les témoins de cette scène indescriptible. Sept personnes seulement avaient des blessures légères, treize avaient succombé.

L'*Espérance* donne ensuite la liste des morts et des blessés. Le *Moniteur de la Meurthe* publie, de son côté, une lettre datée de Delme, le 19 octobre, qui se termine ainsi :

« Nous comptons 13 morts et 14 blessés, et plusieurs de ceux-ci ne sont point encore hors de danger. »

« L'inhumation des pauvres victimes appartenant à ma commune a eu lieu le 18 au soir, en présence de toute la population et au milieu de la douleur universelle. »

Le même journal annonce qu'il ouvre une souscription au profit des pauvres victimes de Delme; l'*Espérance*, de son côté, recevra avec reconnaissance les offrandes qu'on lui apporterait pour la même destination.

— Le général Thomas, qui est revenu d'Orient pour se guérir de la grave blessure qu'il a reçue à l'Alma, est resté à Lyon chez ses parents, et n'est pas encore parti pour Paris, ainsi qu'il a été dit. — Havas.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Nous trouvons dans l'*Indépendance belge* la dépêche télégraphique suivante :

« Vienne, lundi. — Une dépêche donnant des nouvelles de Balaklava, en date du 14, apporte des renseignements positifs sur la situation des choses devant Sébastopol. »

« Le bombardement de la ville n'était pas encore commencé à cette date, mais les Russes avaient pris l'initiative du feu et canonnaient vigoureusement, depuis le 12, les travaux des assiégeants. La dépêche ajoute que les boulets ou n'atteignaient pas à ces travaux ou passaient par-dessus, et que le feu de la place n'avait pour les alliés aucun résultat fâcheux. »

Le coup électrique était reçu; mon homme ôta son large feutre et me salua; il avait du champ pour sa narration, il se prépara à s'y précipiter bride abattue, sauf à se rompre le cou comme un vieux cheval qu'il était.

— Monsieur, dit-il, je me nomme M. Cuvier... — Il y a eu un homme assez savant portant ce nom-là, lui dis-je. — Il n'était pas mon parent, reprit-il imperturbablement, attendu que je suis le seul homme de ma famille et de mon nom. Ces *messieurs* sont mes gendres.

Et il me montrait quatre campagnards très-dévotement occupés à voir la fin d'une épaule de mouton et d'un jarret de cochon à la pureté de pommes de terre.

— Mon père, reprit M. Cuvier... — Eut un fils qui lui fit honneur, lui dis-je, bien résolu à le faire marcher vite en l'interrompant à chaque pas.

Il se rengorgea et but un verre de vin.

— Et moi, fils d'un si brave homme, répliqua-t-il, j'ai eu des filles... — Charmantes, monsieur Cuvier, et qui vous ont donné des petits-fils... — Non, dit-il, mais bien des consolations. — Cela revient au même, monsieur Cuvier, vous êtes fermier de cette belle ferme depuis... — Attendez... depuis 1789. — Oh! oh! la grande époque! Par conséquent, monsieur Cuvier, vous habitez cette maison depuis quarante-cinq ou quarante-six ans. — Oui, Monsieur. La révolution... — Fut suivie du Consulat et de l'Empire... — Oui, Monsieur (dit Cuvier pressé au flanc et rouge d'émotion), et sous l'Empire... — Nous marchions à la Restauration, repris-je. — Dia-

« Ces derniers attendaient, pour ouvrir le feu, que toutes leurs batteries fussent en ligne. Dès la veille de la date de la dépêche, c'est-à-dire le 13, les batteries anglaises étaient prêtes; mais les Français, dont la grosse artillerie n'a été débarquée au cap Chersonèse que postérieurement à celle des Anglais, débarquée à Balaklava, ne comptaient avoir fini de monter la leur que le lendemain 15. »

« Alors les batteries anglaises et françaises devaient être démasquées en même temps, et le feu s'ouvrit simultanément et avec vigueur sur toute la ligne. »

On mande d'Odessa, le 14, qu'un détachement de la flotte anglo-française a commencé une reconnaissance le long des côtes au sud d'Odessa et a bombardé tous les camps et les troupes russes qu'il a pu apercevoir; les renforts russes qui se rendent en Crimée ont été obligés de quitter les routes du bord de la mer pour passer sur des chemins plus difficiles de l'intérieur. — Havas.

Nous recevons la dépêche télégraphique suivante :

(*Dépêche russe sous toutes réserves.*)

Saint-Petersbourg, 24 octobre.

« Le prince Menschikoff mande que l'ennemi a ouvert son feu le 17 au matin, tant du côté des batteries des tranchées que du côté de la mer. »

« Le bombardement a duré jusqu'à la nuit. Nous avons eu 500 hommes hors de combat. L'amiral Korniloff a été tué. »

« Le 18, le feu ne fut pas renouvelé du côté de la mer et il fut très-faible du côté de la terre. Les fortifications ont peu souffert. » — Havas.

VILLE DE SAUMUR.

AJUDICATION du bail à ferme des droits de location des places aux foires et marchés de la ville de Saumur, pour cinq années qui commenceront le 1^{er} janvier 1855.

Le vendredi 17 novembre 1854, à midi précis, il sera procédé, à l'hôtel de la Mairie de Saumur, à l'adjudication, au plus offrant et dernier enchérisseur, du bail à ferme des droits de location des places aux foires et marchés de la ville de Saumur;

La mise à prix est fixée à 7,600 fr. par an.

Chaque enchérisseur ne sera admis à porter des enchères que sur la présentation d'un certificat de moralité délivré par le Maire de sa commune.

Les personnes qui désiront prendre connaissance du cahier des charges, s'adresseront à la Mairie de Saumur.

Hôtel de-Ville, le 24 octobre 1854.

Le Maire, député au Corps-Législatif,
LOUVET.

BOURSE DU 24 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 hausse 95 cent. — Fermé à 98 90.

3 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 75 95.

BOURSE DU 25 OCTOBRE.

4 1/2 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 98 60.

3 p. 0/0 hausse 13 cent. — Fermé à 76 05

P. GODET, propriétaire-gérant.

nes gens nous reçurent avec une cordialité mêlée d'un peu d'embarras. Harmance avait l'air très-grande dame, et elle l'était réellement. En général, les gens de la campagne ont le tact très-fin quand il s'agit de savoir à qui ils ont affaire. D'ailleurs, ceux de la ferme où nous étions paraissaient appartenir à quelque puissante maison dont les habitants les venaient visiter quelquefois. Le grand-père, assis au bout de la table, n'était pas, si vous le voulez, un divin vieillard de la Jérusalem, mais il buvait comme un dieu olympien, et par conséquent il rentrait plus naturellement dans la famille des vieillards homériques. Il voulut bien nous questionner fort peu, apparemment pour l'être beaucoup lui-même. Nous étions fort discrets, lui fort poli, mais désappointé, on le voyait. Entouré de sa famille et de ses valets, il se prélassait dans sa gloire, souriait avec majesté, et, dans l'occasion, mêlait à ses discours ce sel un peu commun de proverbes et d'aphorismes dont tout vieillard est prodigue.

— Monsieur, finit-il par me dire, vous allez peut-être m'accuser de curiosité... — Nous y voilà, dis-je tout bas à Harmance qui tremblait. Mais laissez-moi faire. — De la curiosité, répondis-je au majestueux campagnard, et qui n'en a pas? Par exemple, moi qui vous parle, je brûle de savoir qui vous êtes, à qui appartient cette belle ferme, et une foule de détails sur cette famille de braves gens qui a eu le bonheur de vous avoir pour son digne chef.

ble! Monsieur, vous allez vite! me dit-il. — Comme les événements, monsieur Cuvier. Les détails de famille que vous me donnez sont très-intéressants. Avez-vous la bonté de me dire maintenant à qui appartient cette magnifique ferme? — A une dame bien respectable, dit-il. — Mais encore; il en est beaucoup comme cela, en France, où on respecte beaucoup les dames. — C'est la vertu sur la terre, reprit Cuvier en s'humectant les lèvres par le contact de son verre. — Un ange, sans doute, moins les ailes. — Mieux que cela, Monsieur; un ange de femme. — Et vous la nommez? — Une jeune dame charmante, belle et charitable, pas fière quoique de grande maison; car il ne faut pas vous y tromper, Monsieur, il y a de grandes familles en Angleterre... — Qui diable en doute, monsieur Cuvier, lui dis-je. Votre ferme appartient donc à des Anglais? — Non pas, mais à une dame anglaise qui a épousé un Français, un comte... — Qui se nomme? Madame la comtesse de Belgrade.

Je vis Harmance pâlir; on venait de nommer sa meilleure amie.

— Et tenez, reprit l'imperturbable vieillard, je ne serais pas étonné que madame la comtesse vint nous voir ce soir à la veillée, comme elle a la bonté de le faire quelquefois; elle habite le château en ce moment, à dix minutes d'ici.

(La suite au prochain numéro.)

ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

VENTE

DE

Dépouilles des Chevaux morts.

Le lundi 20 novembre prochain, à une heure après midi, il sera procédé, dans l'une des salles du rez-de-chaussée de l'École impériale de cavalerie, par le Conseil d'administration de ladite École, de concert avec le Sous-Intendant militaire, et en présence de M. le Receveur des Domaines, sur soumissions cachetées, remises à l'ouverture de la séance, à l'adjudication des dépouilles des chevaux morts, pendant quatre années, à partir du 1^{er} janvier 1855 jusqu'au 31 décembre 1858.

Les personnes qui voudront concourir à l'adjudication prendront connaissance du cahier des charges au quartier de l'École de cavalerie, au cabinet de M. le Major, et au bureau du Capitaine d'habillement de cet établissement.

L'adjudication sera faite au plus offrant; elle n'aura lieu qu'autant que les soumissions auront atteint le prix minimum, dont le Sous-Intendant militaire donnera connaissance après le dépouillement desdites soumissions. (578)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Le dimanche 5 novembre 1854, à midi, en la demeure à Dampierre de M. Pierre Bourdais.

Il sera vendu des meubles meublants, armoires, lits de plumes, matelas, draps, linge, batterie de cuisine et objets divers.

On paiera comptant. (579)

Etude de M^e GUÉRIN, huissier-audencier à Saumur.

VENTE

Par Autorité de Justice.

Le dimanche 29 octobre 1854, à midi précis, et jours suivants, s'il y a lieu, en vertu d'un jugement rendu par le Tribunal civil de Saumur, le 14 octobre 1854, enregistré, il sera procédé, par le ministère de M^e Plé, commissaire-priseur, au domicile de M^{lle} Legall, modiste, demeurant à Saumur, place de l'Hôtel-de-Ville, à la vente publique, aux enchères, des meubles et objets mobiliers, consistant notamment en: tables, chaises, comptoir, lingerie, bonnets, dentelles, glaces, etc., saisis par procès-verbal de M^e Guérin, huissier à Saumur, du 2 octobre 1854, enregistré.

On paiera comptant. (580)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

OU A LOUER

UNE MAISON, entre cour et jardin, avec ou sans remise et écurie, place Saint-Nicolas, n^o 24, précédemment occupée par M. le général de Goyon. (474)

A Paris, chez M. DUSACQ, Libraire agricole, rue Jacob, 26, Et à Saumur, au bureau du journal, l'Écho Saumurois.

JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE

Ce Journal, publié, sous la direction de M. Barral, par les auteurs de la *Maison rustique du 19^e siècle*, est le plus complet des recueils agricoles français; il paraît le 5 et le 20 du mois en un cahier de 44 pages in-4^o sur 2 colonnes, avec de nombreuses gravures. (Prix, franco, 12 fr. par an.)

MM. SOMMAIRE DU N^o DU 20 OCTOBRE 1854.

MARTEGOUTE	Des semis de blé en lignes.
CHOMEL-ADAM	De l'agriculture anglaise.
GUICHART	De la verse du blé.
DE GOURCY	Voyage agricole dans le nord de la France.
SÉGALAS	Plantations de la Champagne.
ADAM MULLER	Un vignoble du Palatinat.
BARRAL	Revue bibliographique. — Ouvrages d'agriculture publiés en septembre 1854. — Principes de l'agronomie.
VINCENS	Sur la race d'Aubrac.
BARRAL	Animaux reproducteurs anglais et français.
BAZIN	Insectes détruisant les betteraves.
BARRAL, DE GASPARI, etc	Météorologie agricole de la France, en septembre 1854.
BARRAL	Chronique agricole de la 1 ^{re} quinzaine d'octobre.
MASSOULARD	Les chevaux de Nexon (Haute-Vienne)
DE LA TRÉHONNAIS	Prix des durham en Angleterre.
BORIE	Revue commerciale de la 1 ^{re} quinzaine d'octobre.

Ce Numéro contient six gravures.

REVUE HORTICOLE

JOURNAL D'HORTICULTURE PRATIQUE.

Par MM. Vilmorin, Naudin, etc., auteurs de l'*Almanach du Bon Jardinier*, sous la direction de M. Decaisne, de l'Académie des Sciences, professeur de culture au Jardin des Plantes de Paris, paraît le 1^{er} et le 16 du mois, avec 24 gravures coloriées, une par n^o. (Prix, franco, 9 fr. par an.)

MAISON RUSTIQUE DU XIX^e SIÈCLE

Avec plus de 2,500 gravures représentant tous les instruments, machines et appareils, races d'animaux, arbres, arbustes et plantes, bâtiments ruraux, etc.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM. BAILLY, BIXIO ET MALPEYRE,

Cinq vol. in-4^o, équivalant à 25 vol. in-8^o ordinaires. 39 fr. 50 c.

- Tome I. — Agriculture proprement dite.
- Tome II. — Cultures industrielles et animaux domestiques.
- Tome III. — Arts agricoles.
- Tome IV. — Agriculture forestière, étangs, administration et législation rurale.
- Tome V. — Horticulture, travaux du mois pour chaque culture spéciale.

Tous les articles sont signés. — Toute personne qui place six exemplaires reçoit le septième gratis.

EN VENTE, à la Librairie GODFROY, imprimeur, Grand'rue, 4, à Saumur.

DEVOIR ET BONHEUR

Entretiens avec mes jeunes amis

Par M^{lle} D. LESAULNIER, institutrice.

Un gros volume in-12, couverture imprimée, papier fort, glacé
PRIX : 2 francs.

A VENDRE ou A LOUER

Une MAISON, à 2 étages, et JARDIN. S'adresser à M. FILLOLEAU père, ou à M^e DION, notaire. (547)

Une personne ayant longtemps servi dans une maison, dont les maîtres sont morts, désirerait trouver une place comme cuisinière ou femme de chambre.

S'adresser au bureau du Journal.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

En l'étude et par le ministère de M^e DENIEAU, notaire à Allonnes, Le dimanche 12 novembre 1854, à l'heure de midi,

1^o Une propriété, située dans la commune de la Breille et, par extension, en celle de Brain-sur-Allonnes.

Contenance : 48 hectares 7 ares 14 centiares.

2^o Un moulin à eau à deux paires de meules, sur la commune d'Allonnes, avec 5 hectares 51 ares de terres, prairie, lande et taillis en dépendant.

S'adresser soit à M. BRY, propriétaire aux Rosiers (Maine-et-Loire), soit à M^e DENIEAU, notaire à Allonnes.

On pourra traiter d'ici au 12 novembre prochain, s'il est fait des offres suffisantes. (562)

A VENDRE,

Une Maison et Dépendances

A Saumur, rue de la Comédie, Occupée par Buzard, aubergiste. S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire à Saumur. (570)

A LOUER

Présentement,

Une PETITE MAISON, Grand'Rue, 49, appartenant à M. Daburon et joignant la sienne, Occupée par M. Piette père. S'adresser à M. PIETTE, ou à M. DABURON. (541)

BRASSERIE DE STRASBOURG.

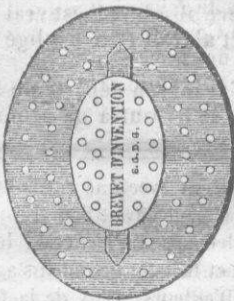
JACOB-MELCHER vient d'adoindre à son établissement de St-Florent une Brasserie à l'instar de celles de Strasbourg. Depuis plusieurs jours, déjà, il livre d'excellente bière à un prix très-moderé. (564)

PAPIER SÉROFUGE

ANCELIN CHOUETTE, MÉTHODE PERFECTIONNÉE POUR LE PANSEMENT DES VÉSICATOIRES et GAZIÈRES.

Ce papier adhésif et filtrant sécrétion à mesure qu'elle se forme; prévient l'irritation, l'agrandissement de la plaie, enlève l'ouleur.

A Paris, chez M. ANCELIN, rue Saint-Honoré, 274.



Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Prefecture et de la Mairie.

Il est envoyé GRATIS et FRANCO à toutes les personnes qui s'abonneront d'ici au 15 août :

Une belle CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE, coloriée avec soin et tirée sur grand papier, dressée d'après les meilleurs documents pour servir à l'intelligence des opérations militaires, comprenant tous les pays depuis le Rhin jusqu'à la mer Caspienne, et depuis la Baltique jusqu'au bas de la Grèce, ainsi que tous les Etats voisins du théâtre de la guerre: l'Autriche, la Prusse, l'Italie, etc., avec toutes les voies de communication.

RÉDACTEUR EN CHEF
M. JOSEPH GARNIER,
Professeur à l'École impériale des ponts et chaussées, etc.

NOUVEAU JOURNAL

DEUXIÈME ANNÉE

DES

DEUXIÈME ANNÉE

BUREAUX
RUE DE PROVENCE
à Paris.

CONNAISSANCES UTILES

Paraissant chaque mois, à partir du mois de mai, par livraisons de deux feuilles, à deux colonnes, contenant la matière de quatre feuilles, et formant chaque année un beau volume grand in-8, avec une Table alphabétique, orné de belles gravures.

Ce Recueil, *Encyclopédie universelle illustrée*, contient une Revue d'Agriculture pratique, de Jardinage et de Médecine vétérinaire; — une Revue d'Industrie, d'Arts et Métiers, d'Inventions et Découvertes; — une Revue d'Economie domestique, d'Hygiène, de Médecine et de Pharmacie usuelles; — le compte rendu de l'Académie des Sciences et autres Sociétés savantes; — en outre, des articles de Législation usuelle, d'Economie rurale et industrielle, de Statistique, d'Histoire, de Biographie, de Morale, de Beaux-Arts, de Voyages, etc. — C'est le seul recueil de cette nature aussi complet qui soit illustré, rédigé et imprimé avec le même soin, et relativement à aussi bon marché.

Le volume de la première année (1853-54), qui vient de paraître, forme un Répertoire complet et varié de près de six cents articles ou notices, avec des gravures dans le texte, exécutées avec soin. — Prix du volume broché, 7 fr.; expédié par la poste, 7 fr. 50 c. — PRIX DE L'ABONNEMENT (franco par la poste et par an): PARIS, 7 fr.; — DÉPARTEMENTS, 7 fr. 50 c. — Pour s'abonner, envoyer franco à M. l'Administrateur du Journal, rue de Provence, 3, à Paris, un mandat sur la poste, sur le Trésor ou sur les banquiers de Paris (sur papier timbré). — On souscrit aussi aux Messageries, et dans les Départements ou à l'Etranger chez les principaux Libraires.

Fu pour légalisation de la signature ci-contre
En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné